

La Gazette de la Mauricie accueille
une nouvelle directrice générale

PAGE 2

Gratuit

MENSUEL 18 000 EXEMPLAIRES
FÉVRIER 2023 - VOLUME 38 - NUMÉRO 6
WWW.GAZETTEMAURICIE.COM

la gazette
DE LA MAURICIE

Média indépendant au service du bien commun

Réinventer la 6^e année



PAGE 6

PHOTOS : DOMINIC BÉRUBÉ

AGRANDISSEMENT DU LIEU D'ENFOUISSEMENT

Cinq millions de tonnes de déchets à Champlain

PAGE 5



La Gazette de la Mauricie accueille une nouvelle directrice générale

La Gazette de la Mauricie a procédé à la nomination d’Isabelle Padula à la direction générale de l’organisation. Cette nomination découle du processus d’embauche lancé à la suite de l’annonce du départ de Steven Roy Cullen après sept ans à la barre du média indépendant régional. Madame Padula, qui assumera aussi des tâches de journaliste, vient compléter l’équipe déjà composée de Magali Boisvert, journaliste culturelle et gestionnaire de communauté, et de Stéphanie Dufresne, journaliste environnement.

LA RÉDACTION

« C’est avec un grand enthousiasme que *La Gazette* accueille madame Padula au sein de son équipe. Forte d’une solide expérience en communication, notre nouvelle directrice saura mettre à contribution sa vision du travail d’équipe et son sens de l’engagement afin de permettre à notre média indépendant de toujours incarner sa mission et ses valeurs, tout en poursuivant son développement », souligne Louis-Serge Gill, président du journal.

Isabelle Padula compte plus de 20 ans d’expérience dans le milieu des communications. Passionnée, rigoureuse et bienveillante, elle maintient d’excellentes relations avec ses équipes et partenaires. Dotée de solides compétences en planification, formation et communication, elle se distingue par son sens du professionnalisme, sa créativité et son engagement au travail. Isabelle est titulaire d’un baccalauréat multidisciplinaire et d’une maîtrise de l’Université de Montréal.

Ayant débuté son parcours professionnel dans le monde journalistique, madame Padula a collaboré avec plusieurs médias indépendants et communautaires dans les Laurentides,

à Montréal, dans Lanaudière, ainsi qu’en Mauricie. Par la suite, elle a évolué dans des milieux diversifiés, notamment au sein des organisations telles que FADOQ – Région Lanaudière, le Conseil régional de l’environnement de Lanaudière et le Centre régional de formation de Lanaudière. Elle a assumé différents rôles au cours de sa carrière tels que responsable des communications, rédactrice en chef, responsable du développement de la formation en ligne, animatrice, formatrice ainsi que gestionnaire de projets et de médias sociaux.

« Je suis ravie de me joindre à l’équipe passionnée et engagée de *La Gazette de la Mauricie*! Avec l’équipe de travail, les membres du conseil d’administration, les journalistes pigistes, les bénévoles, les partenaires, j’ai très hâte de consolider et déployer les meilleures stratégies possibles pour renforcer le positionnement stratégique de *La Gazette de la Mauricie* et ainsi contribuer à son rayonnement », se réjouit la nouvelle directrice.

« Je quitte avec un pincement au cœur, mais la tête tranquille. Je sais que *La Gazette* est entre bonnes mains. Isabelle fera une excellente directrice! », affirme Steven Roy Cullen, directeur général sortant.



PHOTO : DOMINIC BÉRUBÉ

Isabelle Padula fait son entrée à la direction générale de La Gazette de la Mauricie. Elle est ici accompagnée du président du conseil d’administration, Louis-Serge Gill.

« Pour moi, il est clair que le journalisme indépendant a un rôle essentiel à jouer dans notre société, entre autres, dans la lutte contre la désinformation et les fausses informations. Nous avons besoin de médias indépendants qui offrent aux

lecteurs et lectrices un angle différent avec des informations justes et vérifiées, ainsi que de journalistes compétent.es et rigoureux.ses. C’est ce que propose *La Gazette de la Mauricie*, qui plus est en version numérique et papier! Merci à ceux et

celles qui m’ont fait confiance pour me confier ce rôle de directrice générale et journaliste et au plaisir de dialoguer avec vous, lecteur.trices et collaborateur.trices! », conclut madame Padula. 

SOMMAIRE

- ACTUALITÉS P. 2
- ÉDITORIAL P. 3
- ÉCONOMIE P. 4
- ENVIRONNEMENT P. 5 ET 11
- SOCIÉTÉ P. 6
- HISTOIRE P. 7
- CULTURE P. 8 ET 9
- SOCIÉTÉ P. 10
- LA TÊTE DANS LES NUANCES P. 11

ÉCONOMIE

À qui profite la croissance ?

PAGE 4



SOCIÉTÉ

Réinventer la 6^e année

PAGE 6



CITOYEN.NE.S DU MONDE

Entretien avec le jeune engagé Steven Bilodeau

PAGE 10



ENVIRONNEMENT

Lac Saint-Pierre : Quatre nouveaux aménagements pour la protection des écosystèmes

PAGE 11



Interdire les poêles à bois en ville?

J'avoue que le titre de mon éditorial est provocateur, mais avec l'actualité des derniers mois au sujet de la qualité de l'air dans les villes du Québec, la question se pose. Doit-on interdire les poêles à bois en milieu urbain? Peut-être devrions-nous simplement renforcer la réglementation? Dans tous les cas, les poêles à bois doivent faire partie de la conversation sur la qualité de l'air.



STEVEN ROY CULLEN

Avant de me lancer des tomates, sachez que j'ai moi-même un poêle à bois alors que j'habite dans le périmètre urbain de Trois-Rivières. Honnêtement, il n'y a rien de mieux qu'un bon feu de foyer pour se réchauffer lors des soirées froides d'hiver. Mais, il faut se rendre à l'évidence, chauffer au bois génère des émissions polluantes.

Depuis quelque temps à Trois-Rivières, on pointe du doigt à juste raison les usines de Kruger et le Port de Trois-Rivières pour leur part de responsabilité dans la détérioration de la qualité de l'air. Il est toutefois difficile de savoir précisément leur contribution à la pollution atmosphérique considérant le peu de données disponibles.

Devant ce manque d'information, des citoyennes et citoyens inquiets pour leur santé ont entrepris de mesurer les particules fines dans l'air. Le hic est qu'il demeure impossible de connaître la provenance des polluants mesurés.

Loin de moi l'idée de défendre le manque de transparence des gros joueurs industriels ou même des autorités qui compilent certaines données. Je salue aussi l'initiative des citoyens et citoyennes qui nous permet d'avoir plus de données et d'évaluer en temps réel l'état de la situation. Par contre, si nous voulons vraiment améliorer la qualité de l'air, il faut considérer toutes les sources d'émissions polluantes. Parmi celles-ci figurent les poêles à bois.

En effet, la combustion du bois génère des particules fines. Ces dernières sont des matières en suspension dans l'air qui, par leur petite taille (moins de 2,5 microns de diamètre), peuvent pénétrer profondément dans nos poumons et causer des lésions physiques et biochimiques aux tissus. Elles peuvent ainsi nuire aux fonctions respiratoires, cardiaques et sanguines. Les personnes asthmatiques ou ayant des problèmes respiratoires chroniques ainsi que les personnes âgées sont particulièrement

vulnérables. Dans leur cas, une exposition prolongée aux particules fines augmente le risque de mortalité cardiorespiratoire.

En ville, la concentration de particules fines dans l'air est plus importante notamment en raison du nombre de poêles à bois au km². En fait, ce serait une des principales causes du smog hivernal.

Conscientes de la problématique, les autorités ont renforcé la réglementation. Au Québec, il est maintenant interdit de vendre des appareils de chauffage au bois qui ne rencontrent pas les normes établies par l'Association canadienne de normalisation (CSA) ou la Environmental Protection Agency (EPA). C'est-à-dire qu'ils doivent émettre au plus 4,5 g/heure ou 2,5 g/heure de particules fines pour être conformes.

Certaines villes vont encore plus loin. À Montréal, l'utilisation des vieux poêles à bois qui ne rencontrent pas la norme d'émissions de 2,5 g/heure de particules fines est dorénavant interdite. En période de smog, aucun appareil de chauffage au bois ne peut être utilisé. La Ville de Québec prévoit aller dans le même sens d'ici 2026 et interdit déjà l'emploi de poêles à bois lorsqu'un avertissement de smog est en vigueur.

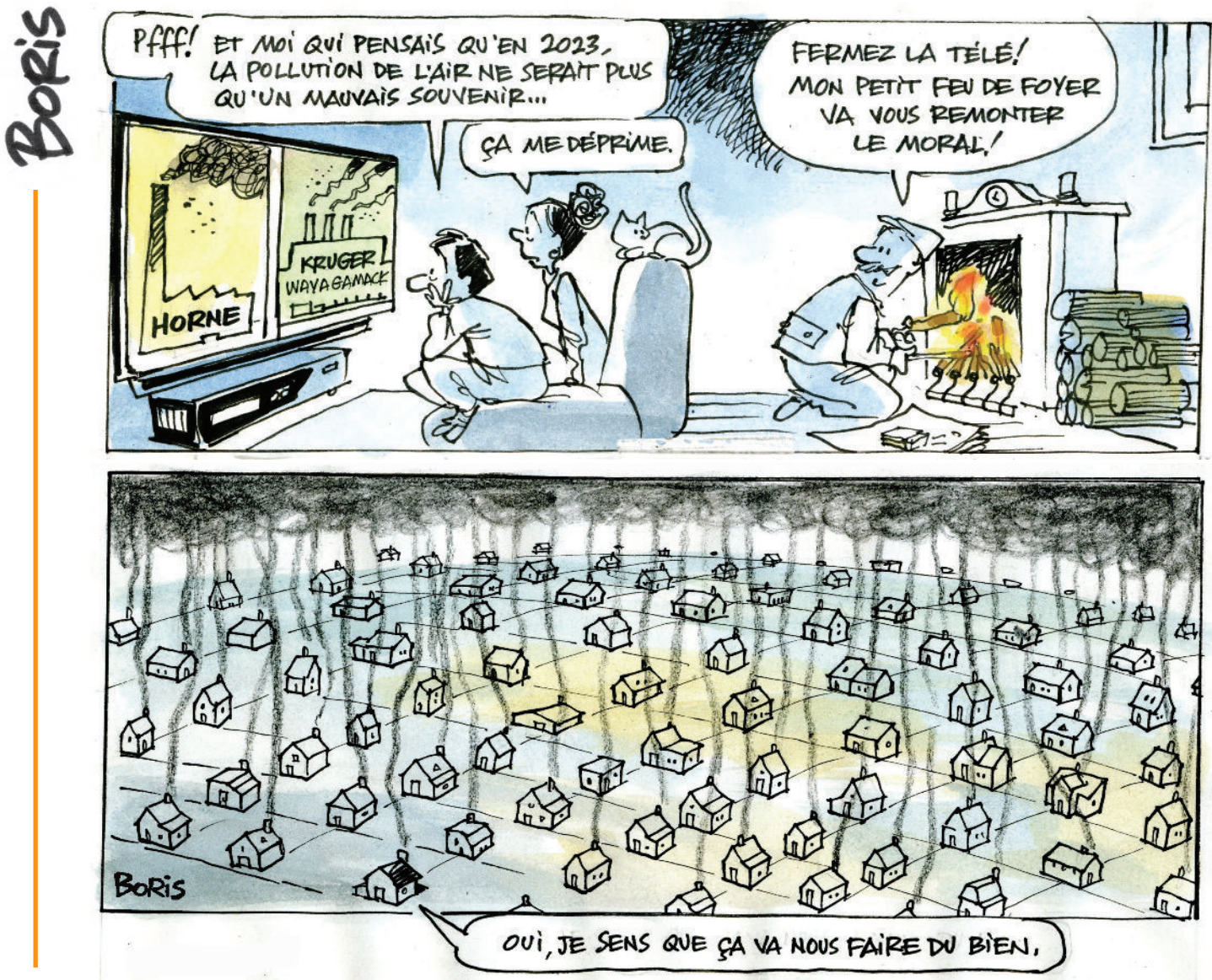
En 2013, la Ville de Trois-Rivières a incité ses citoyens et citoyennes à se départir de leurs vieux appareils de chauffage au bois non conformes. Mais l'utilisation des poêles à bois peu importe leur année de certification demeure permise qu'il y ait smog ou non.

Si on observe l'historique des données compilées par les capteurs installés sur

le territoire trifluvien, on semble constater les effets des émissions industrielles et portuaires à proximité des usines de Kruger et du port. Par contre, plus on s'éloigne, plus on constate une variation horaire de la quantité de particules fines qui semble coïncider avec les périodes de pointe du chauffage résidentiel.

Impossible de le savoir avec certitude sans une analyse plus approfondie. Mais, à voir comment les autres villes se mettent en action pour encadrer l'utilisation des poêles à bois, peut-être devrions-nous envisager d'emboîter le pas du côté de Trois-Rivières? 📌

SOURCES DISPONIBLES
au.gazettemauricie.com



PRIX AFFICHÉ, PRIX PAYÉ!

JE LA PRENDS!

C'EST DONC...

10 000\$

- + frais d'administration
- + transport
- + préparation
- + livraison
- + nettoyage

14 200\$

ATTENTION! OUTRE LES TAXES, LA LOI INTERDIT AUX COMMERÇANTS D'EXIGER UN PRIX SUPÉRIEUR AU PRIX AFFICHÉ!

« Dites non aux frais surprises! Au prix annoncé s'ajoutent la TPS, la TVQ et, s'il y a lieu, l'écofrais pour les pneus neufs. Si le vendeur ajoute d'autres frais, c'est illégal. »

MAURICIE
SERVICE D'AIDE AU CONSOMMATEUR
Avec la contribution financière de

Office de la protection du consommateur
Québec

À qui profite la croissance ?

La croissance économique occupe une place importante dans l'actualité. Si certains en vantent les mérites, dont celui d'augmenter la richesse matérielle et financière, d'autres s'interrogent sur le partage de cette création de richesse, ou encore de son impact sur la qualité de vie. Qu'en est-il au juste ?



La théorie du ruissellement illustrant les soi-disant retombées du système capitaliste ne possède aucun fondement théorique.

Différence enracinée

PRÉSENTE VOS ORGANISMES COMMUNAUTAIRES ET D'ÉCONOMIE SOCIALE DU TERRITOIRE

Épisode 5 : Personnes âgées

BALADO D'ICI POUR LES GENS D'ICI

*Disponible en audio sur countrypop.ca et en vidéo sur Youtube.



ALAIN DUMAS

On mesure la croissance par la variation du produit intérieur brut (PIB), soit la valeur monétaire des biens et services produits, lesquels sont consommés par les personnes et les entreprises d'un territoire donné (pays, province, région). Ainsi, une croissance plus forte implique une consommation plus grande, car les revenus provenant de la production (salaires, profits) sont dépensés.

PHOTO : SHUTTERSTOCK

La croissance a connu son heure de gloire dans les trente années qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945). Cette période fut qualifiée « d'Âge d'or » en Amérique du Nord et de « Trente glorieuses » en Europe, car l'économie a crû de 4,5 % en moyenne par année dans les pays riches. À ce rythme, le revenu *moyen* de la population double à tous les quinze ans.

LA CROISSANCE À TOUT PRIX

Cette période faste s'est interrompue en 1974, suscitant un débat sur les causes du ralentissement de la croissance. Pour les uns, le ralentissement est dû à un essoufflement de la productivité (quantité produite par les travailleurs et les équipements par heure de travail), faute d'innovations majeures comme l'avaient été l'électricité et le moteur à explosion. Pour d'autres, c'est la lourdeur des impôts des plus fortunés et des entreprises qui bloquent la croissance du PIB.

Fort d'un lobby imposant, le deuxième camp l'a emporté. On assiste alors à des baisses d'impôt radicales pour les plus riches et les grandes entreprises, prétextant que ceux-ci investiraient plus dans la production et stimuleraient la croissance, laquelle finirait par ruisseler jusqu'au bas de l'échelle sociale, sous forme de nouveaux emplois et revenus. Cette idée du ruissellement vers le bas, sans fondement théorique, a d'abord été appliquée par le président américain Ronald Reagan et la première ministre britannique Margaret Thatcher dans les années 1980, puis par le Canada et plusieurs pays d'Europe, de sorte les taux d'imposition des mieux nantis et des grandes entreprises ont fondu de 60 % depuis 1980.

LE RUISSellement VERS LE HAUT

Or, ces baisses d'impôt n'ont guère stimulé la croissance, cependant qu'elles ont entraîné une hausse stratosphérique des salaires des plus riches et, par conséquent, une explosion des inégalités de revenu et de richesse (immobilière et financière). Si faible soit-elle, la croissance a donc profité aux plus riches,

pour la plupart actionnaires des grandes entreprises. Entre 1980 et 2018, la moitié de la population aux revenus les plus bas a capté seulement 12 % de la croissance mondiale, alors que le 1 % du haut de l'échelle en a récolté 27 %. Aujourd'hui, les 10 % des plus hauts revenus captent 52 % du revenu mondial et 76 % de la richesse mondiale, alors que la moitié de la population mondiale la plus pauvre capture seulement 8,5 % des revenus et seulement 2 % de la richesse.

LES INDICATEURS DE BIEN-ÊTRE

La croissance du PIB n'est pas toujours un gage d'amélioration du bien-être, car les pays qui ont les plus gros PIB n'ont pas le niveau de bien-être le plus élevé. Des pays comme l'Australie, la Suède et le Danemark ont un niveau de bien-être supérieur au PIB par habitant; alors que d'autres pays comme les États-Unis, l'Irlande et la Suisse affichent un niveau de bien-être inférieur à leur PIB par habitant.

Ces écarts montrent que le PIB est insuffisant pour assurer la qualité de vie des gens. Les enquêtes de l'OCDE sur le bien-être montrent que les gens sont plus satisfaits de leur vie quand ils consacrent moins d'heures à leur travail, même si cela diminue leur revenu, afin d'accorder plus de temps à leurs proches et à des loisirs satisfaisants. D'autres dimensions comme la qualité de l'eau et de l'air, l'état de santé personnel, une éducation accessible et de qualité favorisent aussi le sentiment de bien-être. Enfin, un faible niveau d'inégalité et une meilleure cohésion sociale rendent aussi les gens plus heureux.

Or, la cohésion sociale est incompatible avec de très faibles niveaux d'imposition des mieux nantis et des grandes entreprises. Les pays qui ont les taux d'imposition des hauts revenus plus élevés (Allemagne, Suède, Danemark) que le Canada et les États-Unis, ont des écarts de revenus moins élevés. Pour éviter la concurrence fiscale que se livrent les pays, 140 pays ont signé un accord en 2021 pour assujettir les grandes multinationales à un taux minimum de 15 % à compter de cette année. Bien que ce taux soit insuffisant, il s'agit tout de même d'une avancée importante. De nombreux intervenants, dont Oxfam, proposent de taxer de manière progressive la fortune des multimillionnaires et des milliardaires, ce qui pourrait rapporter 1 700 milliards de dollars par an, soit une somme suffisante pour sortir 2 milliards de personnes de la pauvreté et de la famine.

Le temps est venu de se défaire de l'obsession de la croissance, d'ailleurs incompatible avec la sauvegarde de la planète, pour se concentrer sur les mécanismes qui améliorent le bien-être des gens. 🇵🇸

DISTRIBUTION CERTIFIÉE

La Gazette de la Mauricie est publiée par une corporation sans but lucratif soucieuse de produire une information de qualité faisant la promotion du développement intégral des personnes et de leurs collectivités. La Gazette de la Mauricie n'est reliée à aucun groupe ou parti politique. La Gazette de la Mauricie reconnaît le soutien que lui offre le ministère de la Culture et des Communications du Québec via son programme de soutien aux médias communautaires.

Directrice générale : Isabelle Padula
Président : Louis-Serge Gill
Journaliste : Stéphanie Dufresne
Journaliste pigiste : Claudie Simard
Journaliste et gestionnaire de communautés : Magali Boisvert
Correctrices : Diane Vermette, Mireille Pilotto, Lise Bergeron
Conception graphique et infographie : Martin Rinfret
ISSN : 1717-2179

AGRANDISSEMENT DU LIEU D'ENFOUISSEMENT

Cinq millions de tonnes de déchets à Champlain

La compagnie Matrec a déposé au ministère de l'Environnement, de la Lutte contre les changements climatiques, de la Faune et des Parcs une requête demandant l'autorisation d'agrandir le « lieu d'enfouissement technique » (LET) de Champlain. Elle souhaite pouvoir y enfouir, sur une période de 21 ans, près de 5 millions de tonnes métriques de matières résiduelles.

STÉPHANIE DUFRESNE



Si la demande est accordée, le tonnage d'enfouissement à Champlain passerait de 150 000 à 250 000 tonnes par année. Selon les promoteurs, la principale vocation de ce LET est vouée à la disposition de « résidus ultimes », soit des matières provenant surtout de centres de tri de déchets de construction, rénovation, démolition (CRD).

Les terrains sur lesquels se situe le LET appartiennent à Enercycle, une entité publique qui regroupe 37 municipalités dont Trois-Rivières et Shawinigan. Le LET de Champlain est donc un site public sous gestion et opération privées depuis 2014.

UN PROJET DISCRET

Si l'agrandissement pour la poursuite des activités du site est connu depuis la fin de 2021, la volonté d'augmenter la capacité d'enfouissement de 100 000 tonnes par année est demeurée discrète. Il s'agit pourtant d'une augmentation de 67 % des matières enfouies par rapport aux activités actuelles.

D'ailleurs, le Plan de gestion des matières résiduelles (PGMR) 2023-2030 produit par Enercycle et dont la version préliminaire a été adoptée par ses membres l'an dernier, passe sous silence

l'augmentation du tonnage et ne mentionne que « la poursuite des activités au LET de Champlain ».

De même, les invitations aux trois consultations publiques offertes aux citoyens de Champlain en 2021 et 2022 n'évoquent pas l'accroissement du tonnage annuel, mais seulement la poursuite des activités. Ces consultations se sont tenues, d'ailleurs, devant des salles presque vides.

Selon Karel Ménard, directeur général du Front commun québécois pour une gestion écologique des déchets, une augmentation de la capacité d'enfouissement d'une telle ampleur aurait dû faire explicitement partie du PGMR. Il se demande par ailleurs si Recyc-Québec jugera comme étant conforme un document qui occulte « cette information majeure ».

Stéphane Comtois, directeur général d'Enercycle, estime quant à lui que l'acceptation de l'augmentation du tonnage par les municipalités membres est implicite puisqu'elles appuient, dans le plan de gestion, la poursuite des activités du LET.

DES DÉCHETS IMPORTÉS

La capacité d'enfouissement totale demandée excède largement les besoins d'élimination de la région. Sur 250 000 tonnes, approximativement 8000 tonnes proviendraient de la Mauricie, soit les matières résiduelles produites dans la MRC des Chenaux.

Le reste serait transporté depuis les régions de la Capitale-Nationale, du Centre-du-Québec, de Chaudière-Appalaches, de l'Estrie, de la Montérégie et de Montréal, indique l'étude d'impact du projet.

« Ce projet n'est pas calculé sur les besoins de la région et vise à servir les besoins d'un promoteur privé », indique Karel Ménard. Dans l'avis de projet déposé au ministère, Matrec ne s'en cache pas : le « support à la croissance » de l'entreprise est apporté comme élément principal à la justification du projet.

Les revenus générés par les activités du LET de Champlain représentent cependant une source de revenus qui contribue à soutenir les activités d'Enercycle et à stabiliser les coûts de l'enfouissement en Mauricie, soutient Stéphane Comtois. Ils lui permettent aussi de « gérer efficacement sa dette ».

Or à quoi servent tous les efforts qui sont mis dans la région pour réduire les déchets, si on agrandit les espaces d'enfouissement ? demande Karel Ménard. « Ça ne sert finalement qu'à faire de la place pour les déchets qui viennent d'ailleurs. »

LE MARCHÉ DES POUBELLES

Entre 2002 et 2012, Enercycle a mené des procédures d'expropriation pour acquérir les terrains du lieu d'enfouissement de Champlain. L'objectif, à cette époque, était

d'éviter que ces terrains ne tombent entre les mains d'un propriétaire privé qui souhaitait y enfouir des déchets en provenance de Montréal. Une mobilisation citoyenne et une bataille juridique avaient alors permis à la Régie de gestion des matières résiduelles d'en faire l'acquisition et de donner un caractère public aux lieux.

Or, vingt ans plus tard, « Enercycle s'apprête à faire exactement ce qu'elle avait voulu éviter en expropriant le LET de Champlain, écrit Karel Ménard [c'est-à-dire] que ce lieu d'enfouissement devienne une *business* pour faire des sous en important des déchets ».

Le fait que les déchets importés seraient essentiellement des « résidus ultimes » non valorisables provenant d'activités de tri, recyclage et de valorisation rend le projet beaucoup plus acceptable, selon le directeur général d'Enercycle. « Il y a un problème au Québec avec les poussières de CRD qui ne sont pas acceptées partout. Le LET de Champlain se spécialiserait dans cette matière. Si Matrec ne le fait pas à Champlain, il va le faire ailleurs. Le besoin est là. »

Selon le dernier bilan de Recyc-Québec, à peine 31 % des résidus acheminés vers les centres de tri de CRD sont recyclés ou valorisés, le reste prend le chemin des lieux d'élimination.

IMPACTS SUR L'ENVIRONNEMENT

Selon l'étude déposée, le projet détruirait 190 764 mètres carrés de forêts et de friches ainsi que 15 294 mètres carrés de milieux humides de type « marécages à érables rouges ». Ces milieux comprennent certaines espèces floristiques et fauniques menacées, vulnérables ou susceptibles de l'être.

Le transport des déchets vers le site nécessiterait le passage de 13 000 camions chaque année à Champlain. La production de lixiviat provenant de l'eau qui percole à travers les déchets, ainsi que les biogaz émis devront être gérés par Matrec. L'exploitation d'un lieu d'enfouissement créé aussi des émissions de gaz à effet de serre.

BAPE À VENIR

L'étude d'impact de Matrec est actuellement à examen au ministère de l'Environnement. Une procédure d'information et de participation publique faisant intervenir le Bureau d'audiences publiques sur l'environnement (BAPE) est également prévue. Les citoyens et groupes auront alors la possibilité de déposer une requête pour que le projet fasse l'objet d'audiences publiques. Celles-ci permettront d'entendre les préoccupations de la population et d'analyser le dossier en profondeur.

Pour le moment, « c'est tranquille et il y a peu d'opposition », observe Stéphane Comtois. 9



La volonté d'augmenter la capacité d'enfouissement de 100 000 tonnes par année au lieu d'enfouissement technique de Champlain est demeurée discrète. Il s'agit pourtant d'une augmentation de 67 % des matières enfouies par rapport aux activités actuelles.

SOURCE DE LA PHOTO : PAGE FB DE LA MUNICIPALITÉ DE CHAMPLAIN

Réinventer la 6^e année

À l'école Sainte-Marie de Saint-Boniface, les soixante-dix élèves de 6^e année font partie d'un seul groupe, sous la conduite de trois enseignants qui se partagent les matières. Baptisée le « mini secondaire », cette nouvelle façon de faire a été mise en place cette année et elle donne des résultats insoupçonnés.

CLAUDIE SIMARD

En arrivant le matin, les élèves de 6^e année font comme leurs homologues du secondaire : ils consultent leur horaire et changent de local selon leurs cours. Il y a la lecture en français et l'univers social dans la classe de madame Carine, les mathématiques et les sciences avec monsieur Mathieu et, finalement, l'écriture et l'éthique et culture religieuse avec madame Cindy. Chaque semaine, ces élèves ont une période où ils sont tous réunis. Tout le programme du ministère est enseigné ; c'est la répartition qui est différente. « On voulait avoir une seule classe de 6^e année, c'était notre rêve », dit l'enseignante Cindy Boulanger. Elle constate qu'un fort sentiment d'appartenance a été créé et qu'il motive les élèves à venir à l'école. « On coopère mieux, on apprend à se connaître. D'habitude, trois classes, on ne se voit pas trop, on est moins connectés », énonce Kassandre Blais.

« On entendait les parents nous dire que c'était difficile la transition au secondaire, la marche était haute, alors on s'est dit : qu'est-ce qu'on peut faire ? »

– Carine Samson, enseignante de 6^e année à l'école Sainte-Marie

Le défi était surtout d'ordre logistique : presque la moitié des enseignants de l'école ont dû changer de niveau ou de local pour y arriver. Il y a eu de la résistance, mais les trois enseignants ont travaillé sans relâche pour tout coordonner. Le directeur Stéphane Lajoie les a accueillis avec intérêt, conquis



par l'approche pédagogique des trois enseignants. « Ils répondent à un besoin des 6^e année, qui en ont assez d'être au primaire et qui ont hâte d'être considérés comme des préadolescents, et c'est ce que ces enseignants font ».

PLUS DE RESPONSABILITÉS ET DE MEILLEURS RÉSULTATS

Les élèves savent qu'ils participent à construire une nouvelle forme d'enseignement et ils sont motivés par ce défi. Les moments où ils sont tous ensemble représentent un privilège et cela amène plus d'autonomie chez les jeunes, nous explique Mathieu Bellemare. « Qu'on aille dans le gym ou qu'on fasse les mots de vocabulaire, ils savent qu'ils doivent faire preuve d'autocontrôle s'ils veulent être ensemble. » Résultat : il y a moins de gestion de comportement, malgré le fait que l'école Saint-Boniface soit une école bénéficiant d'éducateurs spécialisés. Des élèves y viennent spécifiquement parce qu'ils ont des problèmes de comportement. Mais ça ne se produit plus dans le « mini secondaire », s'étonnent les enseignants.

Quant aux élèves, ils n'y voient que des effets positifs. « Comme j'ai trois profs,



PHOTOS : DOMINIC BÉRUBÉ

les trois m'encouragent, c'est dynamique », affirme Mathis Bastarache. Son collègue William Bournival ajoute : « Mes notes vont beaucoup mieux parce si je n'ai pas compris, je vais voir un autre prof qui m'explique différemment. » Pour Simon Quessy, c'est le changement de classe qui l'aide à se concentrer : « À rester dans la même classe toute la journée, je deviens fatigué, mais là je change de classe, j'ai de nouveaux professeurs, de nouvelles façons d'apprendre, c'est bien. »

L'UNION FAIT LA FORCE

Les enseignants et les élèves ont nommé leur groupe « équipe de feu », un nom inscrit sur des

tasses et des chandails offerts en cadeau par les parents. Il y a même une cape de feu, qui est portée par Camille Perron au moment de notre passage. Elle précise que « chaque semaine, il y a de nouveaux élèves qui portent la cape, des personnes qui se sont dépassées, qui sont autonomes ou qui ont fait quelque chose de spécial qui a marqué les professeurs ». Il y a aussi la cloche de la bonne action, qui est sonnée pour souligner l'action d'un camarade et qui provoque un rassemblement général festif immédiat.

DES BÉNÉFICES POUR LES ENSEIGNANTS ?

Les trois enseignants à l'origine de cette initiative s'accordent à

dire que leur charge de travail a diminué et qu'ils ont davantage d'énergie. Les tâches sont divisées, permettant à chacun de se concentrer sur l'enseignement de leurs matières et d'en devenir les experts. Carine Samson ajoute qu'elle sent énormément d'affection et de reconnaissance de la part des élèves, qui la remercient parfois à la sortie d'un cours. Les trois enseignants sont encore surpris par la transformation qu'ils vivent grâce à leur idée. Est-ce que ce modèle pourrait être repris dans d'autres écoles ? « Absolument », affirment-ils à l'unisson.

DESTRUCTION DE DOCUMENTS CONFIDENTIELS. SERVICE AU COMPTOIR DISPONIBLE. INFORMEZ-VOUS!

GROUPE rcm

COLLECTE, TRI ET DÉCHIQUETAGE

On s'en occupe.

2390, rue Louis-Allyson
Trois-Rivières

819 693-6463
www.groupercm.com

BLOC Québécois

René Villemure

Député de Trois-Rivières

819-371-5901

1634, rue Notre-Dame Centre, Niv. 1 Local 3, Trois-Rivières, Qc G9A 6E5

L’Osstidcho (1968) : un événement fondateur

À la suite d’Expo 67, la société québécoise voit grand et sa culture s’affirme de plus en plus. Si un événement doit être retenu comme point de non-retour dans l’existence d’une musique proprement québécoise, c’est *l’Osstidcho* de Robert Charlebois (1944-).



Il y a effectivement un avant et un après 1968 dans l’avènement d’une musique rock moderne. Par l’utilisation novatrice de la guitare électrique, de la provocation par l’humour subversif et de la valorisation du joul, tout est en place pour lancer une nouvelle génération d’artistes engagés. Selon l’ex-politicien Gilles Ducespe (1947-), qui assiste à ce qui est pour lui « un moment phare de l’évolution du *show-business* québécois », il ne fait aucun doute à ce moment que « *l’Osstidcho* est la manifestation la plus spectaculaire d’une nouvelle culture québécoise ».

En fait, ce n’est qu’en 1964 qu’a lieu la première revue musicale au Québec, *Le vol rose du flamant*, de Clémence Desroches (1933-). L’industrie musicale est alors dominée par la chansonnette française, les reprises anglosaxonnes traduites en français ou, encore, la domination des groupes yé-yé (1964-1970). Selon l’historien Dominic Houde, c’est surtout le

concert de *l’Osstidcho* que l’on doit considérer comme « la première manifestation musicale contre-culturelle au Québec ». Accompagnée musicalement par le Quatuor de jazz libre du Québec, un groupe de *free jazz*, actif de 1967 à 1974, l’équipe qui réalise et anime le spectacle est composée de Robert Charlebois, les chanteuses Louise Forestier et Mouffe (Claudine Monfette) et de Yvon Deschamps, qui y compose ses premiers monologues. Robert Charlebois et ses camarades changent les choses et provoquent une rupture dans les habitudes musicales au Québec.

Le spectacle est présenté d’abord au théâtre du Quat’Sous (28 mai au 20 juin 1968), à la Comédie-Canadienne (3 au 8 septembre 1968) et, enfin, à la Place des Arts (24 au 26 janvier 1969), en passant de 159 sièges à 3 000 places. Selon les estimations de Yvon Deschamps, on parle d’abord d’une salle de 120 personnes pendant trois semaines, soit environ 2 000 personnes qui y assistent à Montréal. En incluant les représentations de la Comédie-Canadienne et de la Place des Arts, c’est plus de 10 000 per-

sonnes qui assistent à ce spectacle à Montréal seulement. « Avant mai 68, le joul n’avait pas sa place sur scène. Cette année-là, les Canadiens français deviennent des Québécois en osant chanter et jouer dans leur langue. La tournée de *l’Osstidcho* a brisé la glace, suivie par les comédiennes des *Belles-Sœurs* » du dramaturge Michel Tremblay.

Grâce aux moyens ou aux techniques artistiques – usage d’anglicismes, de sacres et du joul, spontanéité créative, authenticité scénique jamais vue auparavant, musique « américanisée » et guitare électrique – ce regroupement de jeunes artistes avant-gardistes révolutionne la façon de présenter un spectacle au Québec. Désormais, dans cette vision et la notion d’un « spectacle global », le public devient partie intégrante de l’œuvre. Ce spectacle force le spectateur « à reconnaître un nouveau rapport scène-salle ». Brisant toutes les traditions du spectacle québécois, se lançant dans l’inédit, on veut quitter les salles intimes du monde des chansonniers pour aller vers le public, briser le cadre individuel pour donner priorité au collectif et remplacer l’élitisme par le



PHOTO : BIBLIOTHÈQUES ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC (BANQ).

populaire. Donner la primauté à la liberté artistique (improvisation, dévoilement des tabous de la société, dialogue avec la foule) est alors une véritable « révolution culturelle ». Cet « anti-spectacle » avant-gardiste, qui marque l’histoire culturelle québécoise par son énergie et son audace, est considéré par Sylvain Cormier, critique au quotidien *Le Devoir*, comme « le spectacle le plus important de l’histoire de la chanson québécoise ».

Lieu de convergence des formes d’arts et de la subversion des coutumes du spectacle, *l’Osstidcho* opère une « profonde mutation » dans l’industrie québécoise du spectacle. Si les réactions négatives des spectateurs viennent surtout des régions (ex. : émeute

Le spectacle québécois l’Osstidcho a marqué un tournant dans l’industrie québécoise du spectacle, avec des influences qui s’en ressentent encore aujourd’hui.

SOURCES DISPONIBLES
au gazettemauricie.com

MÉDIA PARTENAIRE

LES BIENFAITS DE LA CULTURE CHEZ LES ENFANTS

Quels sont-ils et comment en profiter?

De nombreuses études font état des bienfaits des activités culturelles et des arts sur les enfants. On parle d’effets sur la santé physique et mentale, d’incidences positives sur les aptitudes sociales, d’ouverture sur le monde, et même d’amélioration de la réussite scolaire.

MARJOLAINE ARCAND



L’AVIS D’UN EXPERT D’ICI

« On note des bienfaits intrinsèques et extrinsèques chez les enfants qui pratiquent des activités culturelles. Ces effets, bien que difficiles à mesurer, sont indéniables », atteste Gilles Pronovost, sociologue et professeur émérite de l’Université du Québec à Trois-Rivières, Département d’études en loisir, culture et tourisme. Il souligne les impacts positifs possibles de la culture sur l’ouverture à l’autre, l’apprentissage, le développement des champs d’intérêts et de certaines habiletés, la confiance en soi, la vie sociale et l’organisation du temps.

Évidemment, pour profiter de ces bienfaits, il importe d’exposer les enfants à la culture, responsabilité qui incombe surtout aux parents. Comme dans d’autres sphères, ces derniers jouent un rôle de modèle. Ce n’est toutefois pas parce qu’un parent joue du piano que son enfant aimera inévitablement

cet instrument. « Le milieu familial permet d’installer une ouverture, un climat favorable pour la culture. L’idéal est que les parents s’y intéressent, y soient sensibles et donnent l’exemple, en ayant conscience du rôle qu’ils ont... sans surcharger les enfants », précise Gilles Pronovost.

Bref, si les parents sont intéressés à la culture, l’enfant aura plus de chance d’être intéressé à son tour. Cet effet est évidemment modulé par d’autres variables, comme le milieu scolaire, les amis, les médias...

DES TRUCS DE PARENTS POUR PROFITER DE LA VIE CULTURELLE EN FAMILLE

Lorsqu’il est question de participation culturelle en famille, certains freins peuvent survenir. Offre culturelle plus restreinte, coûts, peur de déranger, horaires tardifs moins compatibles avec la routine familiale...

Ces freins ne sont toutefois pas impossibles à contourner. Tout d’abord, en consultant les programmations des organismes ou lieux culturels destinées spécialement aux enfants ou à la

famille. C’est le cas de Culture Trois-Rivières, qui propose notamment les séries Petits bonheurs pour les 0-6 ans, et Théâtre Enfance Jeunesse pour les 5-12 ans. « On considère qu’il est important que ce public ait accès aux arts et à la culture. Et il est important de mettre des éléments en place pour faciliter le tout », indique Lisa Dugré, coordonnatrice programmation – arts de la scène, expérience client, Culture Trois-Rivières. Lors de ces événements (aux prix très abordables!), on retrouve bien souvent un lieu d’allaitement et de changement de couches. C’est aussi un endroit où il est socialement acceptable de s’exclamer et de bouger.

Cela dit, plusieurs événements ou expositions offerts au grand public peuvent aussi intéresser votre progéniture : arts visuels, œuvres d’art public, rallyes historiques ou culturels. Pas certain-es que la présence des enfants soit appropriée? Un simple coup de fil suffit bien souvent à s’en assurer.

Les festivals en plein air sont de merveilleux laboratoires pour initier les enfants non seule-



Plusieurs événements ou expositions offerts au grand public peuvent aussi intéresser votre progéniture : arts visuels, œuvres d’art public, rallyes historiques ou culturels. Pas certain-es que la présence des enfants soit appropriée? Un simple coup de fil suffit bien souvent à s’en assurer.

ment aux arts de la scène, mais aussi au savoir-être lors d’un spectacle. Le tout, sans les inconvénients d’une salle conventionnelle! Ils s’ennuient? On peut entrer et sortir du site sans trop déranger, ou se déplacer vers un autre lieu pour dynamiser le moment. Ils sont bruyants? Ça dérange toujours moins en plein air. Ils ont faim? C’est facile de sortir une collation sur place, ou manger un morceau dans un *foodtruck* à proximité. Rien ne va plus? On quitte et on essaie à nouveau le lendemain!

À glisser dans le baluchon du parent prévoyant : breuvages et collations, coquilles pour les oreilles sensibles, et petits jeux de société silencieux, crayons de couleurs et carnets. Si vous vous sentez prêts à vous risquer en salle, choisissez des sièges en bout de rangée près de la sortie, et laissez vos grandes attentes au vestiaire. Vous serez moins déçu-es si vous devez quitter la salle et manquer une partie du spectacle! 

Jo Ann Lanneville : voyage en *Terre Natale*

Cofondatrice de l'Atelier Presse Papier et de la Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières, Jo Ann Lanneville est une pionnière dans le milieu de l'estampe. L'artiste, qui compte plus d'une trentaine d'expositions individuelles, propose actuellement le projet *Terre Natale*, réalisé à quatre mains avec le poète Fabrice Koffy. Elle nous en dit un peu plus sur cette alliance originale entre slam et lithographie.

ANNE-MARIE DUQUETTE

LE SABORD

Sabord

FAIRE SA MARQUE

À sa graduation du baccalauréat en arts à l'Université du Québec à Trois-Rivières à la fin des années soixante-dix, Jo Ann Lanneville constate qu'il manque d'espace et d'équipement de travail pour les praticien-nes de l'estampe en Mauricie. Entourée d'une demi-douzaine d'artistes, elle cofonde un OBNL visant non seulement à offrir un atelier collectif, « mais aussi à créer une synergie à Trois-Rivières, pour la région et pour inviter des artistes de l'extérieur en vue de faire des échanges et tisser des liens ». Les artistes de Presse Papier ont également été invité-es à plusieurs reprises, notamment en Europe, à partager leur expertise.

Ces échanges, couplés à l'ouverture de la galerie à même l'atelier, ont contribué en quelques années à peine à faire de l'Atelier Presse Papier une institution importante dans la région. La particularité de la Mauricie, selon Jo Ann Lanneville, « ce sont ses collectifs. Que ce soit en théâtre, en sculpture ou en estampe, la proximité entre les organismes favorise le développement et les liens entre les artistes. Ça apporte vraiment une force, et on ne voit pas ça ailleurs ». Cette collégialité, qui prend forme à travers le prêt de matériel, les partenariats ponctuels ou encore des collaborations à long terme, comme celui qui unit l'Atelier Presse Papier à la revue *Le Sabord*, est une véritable richesse pour les artistes éloigné-es des grands centres. Par exemple, Denis Charland, ancien directeur littéraire et artistique de la

revue pendant plus de vingt ans et membre de Presse Papier, avait à cœur la diffusion internationale des œuvres d'artistes québécois ; « il voulait intégrer l'art d'ici dans le paysage de ce qui se fait dans le monde », rappelle la lithographe. Plus encore, les alliances qu'il créait par la revue entre arts visuels et littérature donnaient parfois lieu à des duos de créateur-rices : « par exemple, Jean-Paul Daoust a beaucoup écrit dans *Le Sabord*, et moi j'ai fait plusieurs projets personnels avec lui », témoigne-t-elle.

Cette rencontre entre arts visuels et littérature n'est pas anodine. Pour Jo Ann Lanneville, il y a une véritable chimie entre ces pratiques artistiques, fondées sur l'impression. Elles se travaillent toutes deux « à plat, sur la table » (la pierre comme le texte). Mais quand les gens consomment ces œuvres, elles sont verticales. « J'ai d'ailleurs fait une série sur cette influence sur la perception de l'œuvre ». La Trifluvienne consacre une part importante de son travail de recherche à la relation entre le public et l'œuvre. Elle aime particulièrement explorer le dialogue entre estampe et littérature à travers le livre d'art, qui permet, dit-elle, « une relation intime à l'œuvre », appréciée de façon solitaire, au rythme choisi.

TERRE NATALE

Sa toute dernière exposition, *Terre Natale*, est issue d'un projet sur invitation, où on demandait demandait aux artistes de revoir le livre d'art sous l'angle de l'identité culturelle. C'est alors que Jo Ann Lanneville décide de s'allier au poète Fabrice Koffy, né au Canada et dont les parents sont d'origine ivoirienne et sénégalaise. « C'était intéressant de parler d'identité avec quelqu'un qui en avait une triple », explique-t-

elle. Elle a été touchée par l'histoire du poète-slammeur. Il lui a raconté avoir grandi à Abidjan (Côte d'Ivoire) avec sa famille, puis être parti étudier à l'extérieur pendant plusieurs années. À son retour en terre natale, il se souvient du choc de constater que sa mère était noire. Il ignorait que cette dernière se blanchissait la peau pour répondre aux critères de beauté de sa communauté. Ce traitement de blanchiment, nocif pour le foie, a d'ailleurs entraîné un cancer à sa mère dont elle est décédée. « C'est d'ailleurs le sujet de son disque, ajoute Jo Ann Lanneville : les impératifs que l'on impose aux autres pour appartenir à une communauté identitaire. » « La création s'est faite en vis-à-vis », sous forme d'échanges entre la poésie et la lithographie. Le livre d'art *Terre Natale*, issu de cette discussion, a ensuite été exposé à la verticale, au mur des galeries, une page à côté de l'autre, formant une mosaïque carrée de motifs et de mots. En face était projetée une vidéo où défilaient différents éléments du processus créatif, superposés à la voix de Fabrice Koffy, performant un slam. L'exposition, présentée tour à tour à Cracovie, à Alexandrie puis à Trois-Rivières, sera diffusée au Musée canadien des langues de Toronto en 2023.

Plusieurs projets prennent déjà corps dans l'atelier de Jo Ann Lanneville. Parmi ceux-ci, un livre d'artiste, *Issue des lisières*, sera réalisé au courant de l'année. Ce projet, conçu à quatre mains avec Colette Nys-Mazure, autrice belge, porte sur le deuil. Les créatrices projettent d'éditer ce livre non seulement de façon artisanale, mais également sous forme de publication commerciale, afin qu'il profite au plus grand nombre. À surveiller dans les librairies près de votre terre natale ou par-delà !

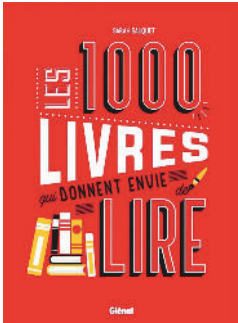
Suggestions littéraires

AUDREY MARTEL, LIBRAIRIE L'EXÈDRE

LES 1000 LIVRES QUI DONNENT ENVIE DE LIRE

Sarah Sauquet, Glénat

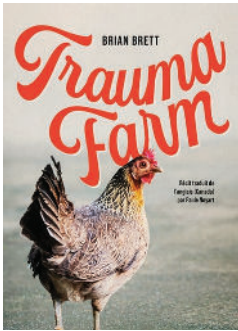
Vous êtes toujours avides de nouvelles suggestions de lecture ? Ce livre est pour vous ! L'autrice Sarah Sauquet présente ici 1000 livres rangés sous de grandes catégories - livre qui font rire, qui font frissonner, qui captivent, etc. — puis par ordre chronologique de parution. On y retrouve des chefs d'œuvres méconnus, des classiques confirmés ainsi que beaucoup de romans québécois, fait surprenant pour un ouvrage paru chez un éditeur français. Le tout est complété par des entretiens avec différents auteurs et autrices. Le bouquin idéal pour les bibliophiles !



TRAUMA FARM

Brian Brett, Leméac

Paru en version originale en 2009 au Canada anglais et maintenant traduit en français, ce livre, au croisement de l'essai, de la biographie et du roman, est un objet littéraire passionnant et instructif. L'auteur, Brian Brett, est un poète qui a exploité pendant 25 ans une petite ferme à échelle humaine. Il livre ici les souvenirs de cette vie, des réalités auxquelles il a été confronté et en profite pour poser une réflexion sur les problèmes de l'industrie agroalimentaire. Loin d'être un ode à un univers fantasmé, ce récit réaliste qui se lit pourtant comme un roman est assurément un hommage à la vie et à la nature.



TSAR PAR ACCIDENT

Andrew S. Weiss & Brian «Box» Brown, rue de sévres

Ce roman graphique qui unit le style unique de Brian «Box» Brown, à qui l'on doit entre autres *André le géant* (La Pastèque), et le savoir de Andrew S. Weiss, un ancien expert russe de la Maison Blanche, nous offre une incursion dans les dessous de la politique russe en déboulonnant les mythes entourant le président. Qui est Vladimir Poutine ? Comment s'est construit le personnage ? De son enfance jusqu'à son élection, le lecteur découvre donc cet homme complexe et les mécanismes qui ont mené à son arrivée au pouvoir mais également les éléments géopolitiques qui guident ses actions. Le tout porté par un dessin unique et un texte limpide.



L'Exèdre, librairie
910, boul. St-Maurice
Trois-Rivières
Tél. : 373-0202
www.exedre.ca

PHOTO : GILLES ROUX

Jo Ann Lanneville,
cofondatrice de
l'Atelier Presse Papier
et de la Biennale
internationale
d'estampe
contemporaine
de Trois-Rivières.



Mistral Spatial (2023)



Jerrold Carmichael :
Rothaniel (2021)

Consultez nos suggestions cinéma sur
gazettemauricie.com

DONNER DES FLEURS AU SUIVANT

Laura Niquay et la soif de reconnaissance

Dans le cadre d’une série de rencontres d’artistes de la Mauricie intitulée *Donner des fleurs au suivant*, nous donnons l’opportunité à chaque artiste de décider de la prochaine personne dont nous ferons le portrait. Lorsque nous avons rencontré l’illustratrice et bédéiste Catherine Bard, elle peinait à contenir son enthousiasme envers une artiste en particulier... Laura Niquay. Celle qui aura eu une année 2022 couronnée de succès compte bien ne pas ralentir le rythme.

PROPOS RECUEILLIS
PAR MAGALI BOISVERT

Kwei Laura ! Ça me fait plaisir de te parler à nouveau, puisque nous nous sommes déjà entretenues cet été dans le cadre du Festival. Comment décrirais-tu ta musique à quelqu’un qui ne la connaîtrait pas ?

Je suis très engagée. C’est vraiment important que je sois comme ça. Je travaille beaucoup sur mes textes, et c’est d’ailleurs ce que je suis en train de faire aujourd’hui. Mais engagée, je pense que c’est ça, le mot que j’utiliserais.

Je me souviens que tu avais mentionné que tu n’aimais pas trop te rattacher à une étiquette en musique puisque tu aimes explorer les différents genres.

Oui, oui... Je vais aller dans différents styles de musique, comme là, c’est le blues. J’ai grandi là-dans, dans le blues. Le blues vient aussi des Premières Nations partout dans le monde, alors je veux démontrer que je suis capable de faire d’autres styles de musique.

Quels projets t’ont rendue fière au fil de ta carrière ?

Pour ce qui est de mes projets, ma fille est tout le temps là. Je

suis aussi fière de l’album que j’ai fait, les vidéoclips... Mais j’ai encore vraiment plusieurs projets à accomplir.

Nous t’avons vue gagner à l’ADISQ les prix d’Artiste autochtone de l’année et Album autochtone de l’année, et tu as eu en général beaucoup de reconnaissance cette année. Comment est-ce que tu vis ça ? Est-ce que ça change ta manière d’aborder ta musique ?

C’est sûr que ça a changé un peu, mais je vois encore loin. Ces deux prix-là, ce n’est pas encore assez pour moi, pour l’industrie de la musique québécoise. C’était assuré que j’allais gagner, que j’allais aller chercher ces deux prix-là, alors je suis capable d’aller en chercher encore plus dans les prochains galas. C’est ça que je vais aller prouver, que la musique autochtone peut évoluer, peut être entendue, reconnue, respectée. Je vise aussi les plus grandes stations de radio, je pense aussi à ça. J’écoute tout le temps la radio, sur la route, et je voudrais aller chercher ce public-là.

[NDLR : Plusieurs artistes autochtones comme Samian et Florent Volland déplorent le fait que les diffusions de musique

autochtone sont trop peu nombreuses sur les ondes puisqu’elles ne s’inscrivent pas dans les quotas francophones et qu’aucun quota n’est requis pour la diffusion de musique autochtone.]

Et du côté du public, est-ce que tu la sens, cette vague d’amour envers toi ?

C’est sûr que c’est la popularité qui a beaucoup grandi, mais ce n’est pas important pour moi. L’important, c’est la façon dont je travaille, c’est la façon dont je vois les choses. Et c’est les jeunes aussi, j’encourage beaucoup les jeunes dans les communautés, ça a un impact sur les jeunes. Ils voient grand aujourd’hui comparé à avant. Jamais je ne vais arrêter de les encourager, ma priorité c’est eux parce que je suis passée par là.

C’est maintenant le moment de lancer des fleurs à la prochaine personne que nous allons rencontrer. Qui as-tu choisi de nommer ?

Je pense que ça vaut la peine de connaître Jacques Newashish. C’est un modèle pour moi, il fait des chants traditionnels aussi — et d’ailleurs j’ai eu un cadeau d’un tambour dernièrement —, donc j’aimerais qu’on puisse connaître



PHOTO : MUSIQUE NOMADE

Le dernier album de Laura Niquay, *Waska Matisiwin*, a récolté à la fois la reconnaissance de la critique et celle du public du Québec cette année. Or, l’artiste atikamekw n’a pas l’intention d’en rester là.

aussi Jacques Newashish, qui est un artiste multidisciplinaire. J’ai encore d’autres talents cachés, mais ça fait longtemps que je n’ai pas dessiné ou fait de la peinture, et Jacques m’inspire beaucoup.

Que voudrais-tu dire à Jacques ? Je lui passerai le mot.

J’aimerais lui dire : Tu m’inspires

beaucoup, et avec tes dessins, c’est quelque chose que j’ai aussi à l’intérieur de moi. J’aimerais participer à quelque chose avec lui à un moment donné, sur un tableau ou de la peinture, surtout. J’aimerais collaborer avec lui plus tard, peut-être pour mon prochain album ou le suivant. 🎨

La musique traditionnelle est une musique contemporaine

La musique traditionnelle québécoise n’est pas toute jeune. Riche d’une histoire marquée par diverses influences musicales, elle est en perpétuelle évolution et continue, de génération en génération, à séduire le cœur des Mauriciens et des Mauriciennes. La région compte en effet deux groupes de musique traditionnelle acclamés à l’international.

MARILYNE BRICK

UN PEU D’HISTOIRE

Lorsque les colons français accostent sur les rives du Saint-Laurent, ils apportent avec eux leurs coutumes, leur manière de vivre et leur musique. Si certaines chansons folkloriques nous viennent directement de la tradition médiévale, celles-ci n’ont cessé d’être transformées et renouvelées au fil des générations, chacune se les appropriant avant de les transmettre. Les paroles se voient adaptées à la réalité québécoise et sont plus violentes et mouvementées que dans leurs versions françaises en plus de mettre en scène des voyageurs et des ouvriers.

Si les paroles sont influencées par nos origines françaises, il en va tout autrement pour la musique. Exempte des contraintes linguistiques inhérentes à la chanson, la musique traditionnelle québécoise a grandement été influencée par la musique celte qu’ont apportée les immigrants irlandais et écossais sous le Régime britannique (1760-1840). L’influence celtique s’est particulièrement fait sentir en Gaspésie, en Outaouais et aux Îles-de-la-Madeleine. Il faut dire que la musique tradi-

tionnelle québécoise, contrairement à d’autres, n’a pas de cadre fixe, ce qui offre aux musiciens et aux musiciennes une grande liberté de création. C’est également ce qui fait en sorte que la musique folklorique du Québec n’est pas identique d’une région à l’autre, ce qui lui procure un dynamisme et une vivacité incontestables.

QUELQUES CARACTÉRISTIQUES NON RESTRICTIVES

L’absence de code ou de contraintes formelles rend toutes tentatives de définition de la musique traditionnelle québécoise caduques. Celle-ci est impossible à circonscrire et tant mieux! Notre tradition musicale se protège ainsi de la sclérose et demeure vivante en se renouvelant continuellement. Trois choses la caractérisent tout de même : ses mesures irrégulières, ses paroles et ses instruments.

Depuis le début, les chansons traditionnelles du Québec tendent à être des complaintes ou des satires qui reflètent les dures conditions de vie de la classe paysanne et ouvrière. De La Bolduc aux Cowboys Fringants, c’est le même refrain. Le vocabulaire est simple, accro-

cheur, mordant et surtout, il interpelle l’auditoire qui peut s’identifier à ce qu’il entend.

Sans surprise, le violon est l’instrument le plus courant dans la musique folklorique québécoise et ce, depuis son apparition dans la province au début du XVIII^e siècle. Introduit en 1892, l’accordéon diatonique, originaire d’Allemagne, offrira une forte compétition au violon à titre d’instrument national en prenant rapidement une place importante dans le répertoire québécois. Ces deux instruments sont souvent accompagnés par un harmonica, introduit en 1866 par l’intermédiaire des États-Uniens, ainsi que par d’autres instruments de percussion rudimentaires tels que les cuillères en bois, les osselets et les tapements de pied. Il faudra attendre le XX^e siècle pour que le piano, la guitare et le banjo se répandent comme instruments d’accompagnement et l’après Seconde Guerre mondiale pour que la basse et la batterie fassent leur apparition.

POUR N’EN NOMMER QUE QUELQUES-UNS

Des États-Unis à la Chine, de la France à l’Allemagne, Les Ti-reux d’Roches, créé en 1998, et



PHOTO : DOMINIC BÉRUBÉ

La musique traditionnelle est souvent présentée dans les salles de spectacle, mais aussi dans des lieux plus informels comme des salons lors de festivités.

Les Grands Hurleurs, fondé en 2009, sont deux groupes originaires de la Mauricie qui ont su gagner le cœur du public d’ici et d’ailleurs. Nominés et récipiendaires de nombreux prix, tels que celui de l’album traditionnel de l’année remis par l’ADISQ, ces deux groupes se sont taillé une place de choix dans le paysage musical de la province. Fusionnant habilement musique traditionnelle québécoise et musique du monde, ces artistes donnent un nouveau

souffle à notre folklore et nous rappellent que « tradition » et « nouveauté » ne sont pas incompatibles.

Parcourant le Québec depuis plus de vingt ans, Les Cuillères à Carreaux, un autre groupe de la région, réussit, malgré l’absence de reconnaissance institutionnelle, à remplir les salles partout où il passe, éveillant un esprit festif qui donne immanquablement envie de danser et de taper du pied. 🥁

Vérité et réconciliation : Où en sommes-nous 7 ans plus tard?

Le septième anniversaire du dépôt du rapport remis par la Commission de vérité et réconciliation du Canada a été souligné en décembre dernier. Au total, 94 appels à l'action ont été formulés afin de « faciliter la réconciliation entre les anciens élèves des pensionnats indiens, leurs familles, leurs communautés et tous les Canadiens ». Où en sommes-nous dans leur mise en œuvre, 7 ans plus tard ? Un rapport publié par le Yellowhead Institute, un centre de recherche et d'enseignement dirigé par des Autochtones et basé à la Faculté des arts à la Toronto Metropolitan University, fait état de la situation.

MARC LANGLOIS

JUSQU'EN 2065?

On retrouve deux types d'appels à l'action parmi les 94 formulés dans le rapport de la Commission de vérité et réconciliation du Canada. Les 42 premiers sont des « appels à l'action hérités » qui s'attaquent aux séquelles héritées du colonialisme et qui « cherchent à corriger les inégalités structurelles persistantes dans les domaines de la protection de l'enfance, de l'éducation, de la santé, de la culture et de la langue et de la justice. De nombreux appels à l'action hérités visent à mettre fin aux injustices que subissent encore les peuples autochtones ».

Les 52 appels à l'action suivants sont des « appels à la réconciliation » qui visent à faire progresser la réconciliation « par a) l'inclusion des peuples autochtones, b) l'éducation des Canadiens sur les pensionnats, la réconciliation et les visions du monde autochtones, et c) l'établissement de politiques et de pratiques dans divers secteurs qui défendent les droits des Autochtones ».

Selon les conclusions du rapport, seulement 13 des 94 appels à l'action ont été réalisés depuis 2015. Entre 2015 et 2019, huit appels à l'action ont été réalisés, aucun en 2020, trois en 2021 et deux en 2022 (les appels 67 et 70 qui traitent des musées canadiens et des archives). À ce rythme, les auteurs estiment que l'ensemble des appels à l'action seront réalisés en 2065, dans 42 ans. Les auteurs soulignent également qu'environ 38 % des appels à l'action sont bloqués ou ne sont pas encore commencés.

Parmi les 13 appels à l'action réalisés, 10 s'inscrivent dans la catégorie d'« appels à la réconciliation », catégorie plus simple à mettre en œuvre puisqu'elle n'implique pas de changements structurels aussi importants que les « appels à l'action hérités ». Les institutions semblent plutôt se contenter de cocher des actions de nature symbolique sans toutefois opérer un changement structurel plus profond. Dr Eva Jewell, directrice de recherche au Yellowhead Institute, affirme même que les réalisations sont davantage dues aux efforts et à



PHOTO : ALEX DORNAL

Selon un dernier rapport, le Canada aurait posé très peu d'actions concrètes afin d'entamer une réelle réconciliation avec les peuples autochtones sur son territoire.

l'engagement des communautés autochtones.

QUELS SONT LES OBSTACLES ?

Parmi les obstacles à la mise en œuvre des appels à l'action identifiés par le Yellowhead Institute, on trouve le manque de données et de transparence, l'attitude paternaliste des différentes institutions, la discrimination systémique des peuples autochtones, l'allocation insuffisante des res-

sources dédiées à la réconciliation, la protection de l'« intérêt public » des non-Autochtones et une approche performative de la réconciliation où les actions ne sont pas à la hauteur des paroles énoncées.

De toute évidence, face à un manque flagrant d'imputabilité, les changements structurels significatifs et durables tardent à s'opérer. Au-delà d'une liste à co-

cher, la réconciliation devrait se faire dans une posture décolonisée. À défaut d'incarner ce changement de posture, les actions symboliques auront toujours préséance sur les changements structurels significatifs. Après plus de 150 ans de colonialisme, une impatience est compréhensible quand on considère qu'il faudra attendre un autre 42 ans avant de commencer à parler de réconciliation. [E]

CITOYEN.NE.S DU MONDE ET DE CHEZ NOUS

S'ENGAGER POUR CONSTRUIRE UN MONDE MEILLEUR

Entretien avec le jeune engagé Steven Bilodeau

« Depuis maintenant plusieurs années, j'ai choisi de m'impliquer activement dans ma communauté afin de changer les choses et d'améliorer la qualité de vie de mes concitoyens. Cela vient avec un énorme privilège; celui de contribuer à bâtir le Québec de demain. »

CITOYEN.NE.S DU MONDE ET DE CHEZ NOUS

Q. Qu'est-ce qui a été pour toi l'élément déclencheur ? La chose qui t'a poussé à t'engager dans ta communauté ?

Mars 2020, la pandémie arrive, les écoles ferment. N'étant pas capable de m'asseoir et d'attendre que la situation se règle et ayant le souhait de faire ma part dans cette terrible épreuve, j'ai créé mon premier projet : SOLID'AÎNÉ qui avait pour but de briser l'isolement des aînés et d'impliquer les jeunes dans la communauté. À la suite de ce projet, j'ai enchaîné une succession d'autres initiatives, surtout axées sur un sujet qui me tient profondément à cœur, sujet que je connais personnellement : la santé mentale. En effet, je vis moi-même avec un trouble d'anxiété généralisée et un trouble obsessionnel compulsif (TOC) et je connais toutes les difficultés que cela représente au quotidien.

Q. Pour toi, qu'est-ce que signifie l'engagement ? Pourquoi est-ce que nous devrions nous impliquer dans quelque chose ?

S'engager, c'est accepter de mettre des heures sans les

compter et c'est parfois passer les autres avant soi-même. Je ne vous cacherai pas que ce n'est pas toujours facile de s'impliquer, surtout si on est une personne qui, comme moi, est très exigeante envers elle-même, mais c'est un des plus beaux cadeaux que l'on puisse faire aux autres et à nous-mêmes. Le bonheur de voir qu'on a pu faire une différence, bien que parfois minime dans la vie d'une personne, est tout simplement la paie la plus gratifiante que l'on puisse recevoir.

Q. Quel engagement as-tu pris récemment ? Y a-t-il quelque chose qui te rend particulièrement fier et qui te donne espoir ?

Depuis les derniers mois, j'ai la chance de faire partie du comité jeunesse de la Ville de Trois-Rivières. Dans les prochains mois, nous produirons des recommandations que nous présenterons au conseil municipal que nous, jeunes, trouvons pertinentes. Je suis très enthousiaste à l'idée de participer à ce nouvel engagement dont j'espérais depuis longtemps voir la mise sur pied. J'espère qu'avec ce comité, qu'avec nos recommandations, nous pourrions améliorer notre ville. De mon

côté, je désire amener l'importance de préserver les services aux citoyens tels que les piscines, patinoires et autres services.

Q. Et finalement quelle forme peut prendre l'engagement dans ta réalité ? Comment entrevois-tu la suite ?

Ce qui est sûr, c'est que s'engager, c'est plus qu'une passion, c'est une vocation. Comme un grand politicien de ce monde, John F. Kennedy, 35^e Président des États-Unis, l'a si bien dit il y a près de soixante-deux ans de cela, citation qui est toujours d'actualité : « Ne demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous ; demandez ce que vous pouvez faire pour votre pays ». C'est cette phrase qui me guide depuis longtemps, chaque jour dans mes actions et elle continuera de le faire. Pour toutes ces raisons, j'invite chaque personne qui a de l'intérêt à s'impliquer à le faire ! Vous verrez que c'est une chance unique de découvrir des gens et de vivre des expériences enrichissantes dont vous vous rappellerez toute votre vie ! Alors, qu'attendez-vous pour construire votre Québec, votre monde de demain ? [E]



PHOTO : GRACIEUSE

Le jeune Steven Bilodeau s'est engagé dans sa communauté en mettant sur pied le projet SOLID'AÎNÉ et en faisant partie du Comité jeunesse de la Ville de Trois-Rivières.



COMITÉ DE SOLIDARITÉ
TROIS-RIVIÈRES



CITOYEN.NE.S
DU MONDE
ET DE
CHEZ
NOUS

Financé par le Gouvernement
du Canada par le programme
Service jeunesse Canada



Faites-vous
entendre!

LAC SAINT-PIERRE

Quatre nouveaux aménagements pour la protection des écosystèmes

L’importance écologique du lac Saint-Pierre et de son archipel n’est plus à démontrer. Désigné réserve de biosphère de l’UNESCO, ce milieu est un véritable pilier du patrimoine naturel du Québec. À lui seul, le lac Saint-Pierre contient 20 % de tous les marais du fleuve Saint-Laurent et 50 % de ses milieux humides.

STÉPHANIE DUFRESNE

Ces habitats essentiels pour la faune aquatique et les oiseaux subissent cependant une pression constante et une dégradation par les activités humaines. La situation est devenue critique pour certaines espèces de poissons telles que la perchaude.

Le Comité ZIP du lac Saint-Pierre a récemment complété quatre projets dans la MRC de Maskinongé pour améliorer la santé de cet environnement sensible.

NOUVEAU SENTIER PÉDESTRE À LA POINTE-À-CARON (LOUISEVILLE)
L’organisme a supervisé l’aménagement d’un sentier pour faciliter l’accès au lac Saint-Pierre à la Pointe-à-Caron, sur le territoire de Louiseville.

Ce lieu «écologiquement exceptionnel» reçoit près de 20 000 visiteurs par année. Couvrant une superficie de plus de 58 hectares, il accueille une diversité d’habitats et on peut y observer plus d’une centaine d’espèces d’oiseaux. Les aménagements en place comprennent une passerelle sur pilotis d’une longueur de 985 mètres, la seconde plus longue au Québec. Elle permet aux visiteurs de circuler dans la plaine inondable.

Le nouveau sentier pédestre d’environ un kilomètre permet maintenant de se rendre près du lac en évitant de piétiner la végétation. Six ponceaux ont été installés et autant de ponts piétonniers, construits. Ceux-ci sont suffisamment larges pour permettre la circulation des fauteuils roulants et des poussettes pour enfants. Le par-



PHOTO : DOMINIC BÉRIÈRE

cours est aussi doté de bancs et de poubelles.

Des panneaux éducatifs installés le long du nouveau sentier et dans le stationnement sensibilisent les utilisateurs et utilisatrices du site à sa richesse écologique.

L’accès au sentier est public et gratuit. En période hivernale, il est possible d’y pratiquer la raquette et le ski de fond.

RECONNEXION DU MARAIS LANGUE-DE-TERRE (MASKINONGÉ)
Il y a de nombreuses années, la construction de la route Langue-de-Terre à Maskinongé a créé un obstacle pour la libre circulation des poissons qui cherchent à atteindre leur zone de reproduction. La présence de la route empêchait l’échange entre le marais Langue-de-Terre et la rivière du Bois blanc qui se jette dans le lac Saint-Pierre.

Les poissons devaient parcourir plus de 1,5 km pour emprunter l’unique point de sortie du marais. «Lors de la décrue, plusieurs poissons restaient prisonniers du marais et la mortalité était assez importante», explique Louise Corriveau, directrice générale du Comité ZIP du lac Saint-Pierre.

Le Comité ZIP du lac Saint-Pierre a installé deux ponceaux et nettoyé les fossés adjacents pour rétablir la connectivité entre ces deux milieux.

Le milieu humide constitué par le marais Langue-de-Terre occupe plus de 47 hectares et est entouré par 30 hectares de marécage arboré, des habitats d’importance et de bonne qualité pour la faune aquatique.

AMÉNAGEMENT DE COURS D’EAU POUR LA PERCHAUDE (YAMACHICHE)
L’organisme a procédé à des tra-

vaux de nettoyage, de retrait de sédiments, de remplacement de ponceaux et d’ébranchage des fossés dans les cours d’eau «Tranchée Libertine» et «Tranchée Pelletier», à Yamachiche.

L’objectif est de rétablir la libre circulation de la perchaude, du grand brochet et d’autres espèces pour qu’elles puissent accéder à leurs habitats de reproduction printaniers, dans la zone inondée au printemps. Les travaux réalisés permettront, selon l’organisme, de rétablir la connectivité de ces deux cours d’eau tributaires du lac Saint-Pierre.

Ces travaux apportent aussi des avantages pour l’agriculture, explique Louise Corriveau. Lors du retrait des eaux, les champs se drainent plus facilement puisque les cours d’eau ne sont plus obstrués.

RESTAURATION DE COURS D’EAU À L’ÎLE DE GRÂCE (YAMACHICHE)
L’île de Grâce est l’une des 103 îles de l’archipel du lac Saint-Pierre. Elle possède une grande baie marécageuse reconnue comme site de fraie et d’alevinage pour le poisson. Or, plusieurs obstacles freinent l’accès à la faune aquatique sur l’île.

Un projet de restauration des lieux débuté en 2018 a permis le remplacement de sept ponceaux, le retrait des troncs d’arbres et des branches obstruant le lit des cours d’eau, la lutte au roseau commun (une plante exotique envahissante) et la plantation d’arbustes indigènes aux abords des berges. Ces actions créent des zones favorables pour les poissons et les oiseaux. Le projet touche plusieurs kilomètres de cours d’eau. 9

9 ÉMISSION LA TÊTE DANS LES NUANCES

Le Mois de l’histoire des Noirs

Alors que février souligne le Mois de l’histoire des Noirs, les trois panélistes de *La tête dans les nuances* ont été invités à réfléchir à la question suivante : le Mois de l’histoire des Noirs est-il une vitrine sur la communauté ou un véritable dialogue des cultures ?

STÉPHANIE DUFRESNE

Le Mois de l’histoire des Noirs est célébré depuis 1992 à Montréal, explique Michaël P. Farkas qui préside la Table ronde du Mois de l’histoire des Noirs. Son origine remonte toutefois à 1926, alors que Carter G. Woodson a lancé aux États-Unis la première célébration de l’histoire des Noirs avec l’objectif de mettre en valeur les contributions académiques des personnes noires dont on ne parlait alors que très peu.

Bien que les choses progressent, explique Sabrina Moisan, professeure à l’Université de Sherbrooke et membre de l’observatoire sur la formation de la

diversité et de l’équité, on remarque que l’histoire des Noirs est encore peu présente dans les programmes scolaires d’histoire du Québec et du Canada. Après l’abolition de l’esclavage, en 1834, «c’est comme s’il y avait un grand trou de mémoire et que les personnes noires disparaissent du récit [historique]. Elles reviennent ensuite seulement dans la période très contemporaine avec le mouvement *Black Lives Matter*», dit-elle.

Un constat que partage monsieur Farkas selon qui il faut «défricher les faits» et «fouiller les archives» avec l’aide d’historiens, d’anthropologues et de sociologues pour parler davan-

tage de la contribution de la communauté noire à l’édification de la société québécoise au 19^e siècle et par la suite.

L’artiste trifluvien King Maliba, connu comme auteur-compositeur-interprète, ajoute pour sa part que si la communauté noire est mal connue et mal représentée, c’est aussi parce que les liens et les connaissances demeurent faibles entre le Québec, le Canada et l’Afrique. «Je viens du Mali, [un pays qui a] une histoire très, très riche. Mais cette histoire, elle reste au Mali.»

L’histoire des Noirs, selon Sabrina Moisan, est une histoire «au pluriel». Le mois de l’his-

toire des Noirs peut faire référence à l’histoire de l’Afrique, du Mali, du Sénégal, mais aussi à celle des États-Unis et des Caraïbes. Cette grande variété est un enjeu pour l’enseignement de l’histoire, qui a tendance à la simplification, dit-elle.

La place de l’histoire des Noirs dans le système éducatif du Québec, les défis de la jeunesse noire au Québec, le racisme systémique, la polarisation et les outils pour contrer la discrimination sont autant d’enjeux qui ont été discutés au cours de cet épisode.

Pour King Maliba, «la musique est la seule langue universelle, celle que tout le monde

parle. Elle a un rôle important à jouer dans le rassemblement des communautés. Elle est aussi un excellent véhicule pour faire connaître l’histoire d’un peuple.» 9

Pour connaître les activités du mois de l’histoire des Noirs, rendez-vous au www.moishistoiredesnoirs.com

Pour visionner l’épisode ainsi que les entrevues individuelles avec chacun des trois invités, rendez-vous sur notre site Internet.

UNE INITIATIVE DU



COMITÉ DE SOLIDARITÉ
TROIS-RIVIÈRES

EN COLLABORATION AVEC

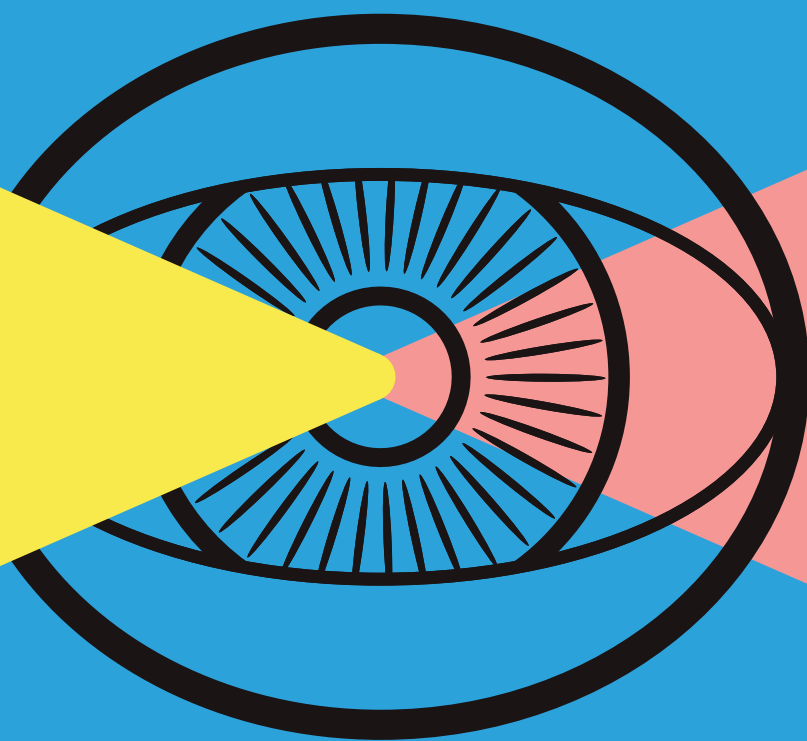


CÉGEP
TROIS-
RIVIÈRES



LAFLÈCHE

5^e



LES RENDEZ-VOUS DES CINÉMAS DU MONDE

DU 20 AU 29 MARS 2023
PROGRAMMATION DISPONIBLE
DÈS LE 21 FÉVRIER AU CS3R.ORG

ADULTES : 10 \$ ÉTUDIANT.E.S : 7 \$ GRATUIT POUR LES ÉTUDIANTS DU CÉGEP DE TROIS-RIVIÈRES ET DU COLLÈGE LAFLÈCHE

Québec

SERVICE
JEUNESSE
CANADA

Télé-Québec

IG GESTION DE
PATRIMOINE
André Lavergne

Syndicat des professeur(e)s
du Cégep de Trois-Rivières

Syndicat des professeurs
et des professeures
Université du Québec à Trois-Rivières

SCC
UQTR
SCFP

Jean Boulet
Député dans Trois-Rivières
Ministre du Travail
Ministre responsable
de la région de la Mauricie
et de la région du Nord-du-Québec
CAQ

Jean Lamarche
Maire de Trois-Rivières
BLOC
Québécois

René Villemure
Député de Trois-Rivières